**Aa. Vv., Arrigo Beyle «Romano» (1831-1841). Stendhal
fra storia, cronaca, letteratura, arte**

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9587>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9587

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 675-676

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Aa. Vv., Arrigo Beyle «Romano» (1831-1841). Stendhal fra storia, cronaca, letteratura, arte », *Studi Francesi* [En ligne], 153 (LI | III) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9587> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9587>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., Arrigo Beyle «Romano» (1831-1841). Stendhal fra storia, cronaca, letteratura, arte

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., *Arrigo Beyle «Romano» (1831-1841). Stendhal fra storia, cronaca, letteratura, arte*, a cura di Massimo COLESANTI, Hélène DE JACQUELOT, Letizia NORCI CAGIANO, Anna Maria SCAIOLA, «Quaderni di cultura francese», n. 38, 2004, pp. 324.

- 1 Ce beau volume illustré regroupe les actes du colloque organisé en octobre 2002 par la Fondation Primoli, le Centre d'études stendhaliennes et napoléoniennes de l'Université de Rome III et la Bibliothèque communale de Milan, soit seize communications distribuées en trois sections – le consul, le dilettante, l'écrivain – et consacrées aux dix années que Stendhal passa à Civitavecchia et à Rome.
- 2 En fait, G. Rannaud a calculé que sur 3800 jours du «Consul», il n'y en eut que 650 à Civitavecchia! Long séjour marqué par des accès de mauvaise humeur et surtout par l'ennui, mais, comme le rappelle d'entrée de jeu Massimo COLESANTI (pp. 1-18), un ennui fécond, car Stendhal lit et travaille. Dans «Stendhal diplomate (d'après des documents inédits)», Elaine WILLIAMSON (pp. 21-37) rouvre le dossier du diplomate et corrige l'interprétation défavorable qu'on en a parfois donnée. On a affaire à un consul qui, préparé de longue main par les leçons de l'Empereur – rendre compte dans le détail –, joue son rôle d'agent commercial auquel il ajoute celui d'agent politique, fonction normalement réservée à l'ambassadeur. E. Williamson n'omet pas les rapports entre la rédaction de la correspondance consulaire et l'écriture romanesque, où l'on retrouve, d'une part, le souci du détail qui explique l'action, de l'autre, les mêmes procédés dans la transcription des paroles. Historien spécialiste d'anthropologie religieuse, Philippe BOUTRY (pp. 39-80) évoque les rapports de Stendhal avec la Curie romaine, «entre

répulsion, fascination et fiction». Stendhal nourrissait à l'égard de la Curie une défiance extrême, ce qui n'étonne guère chez cet ennemi du «gouvernement des prêtres», chez ce «mangia preti» – appréciation à nuancer – qui n'épargna que trois cardinaux (Consalvi, Spina, Lante) ou de rares personnages secondaires comme le délégué Grech Delicata (Ph. Boutry aurait pu évoquer le cas du cardinal Macchi). La majorité de la troupe sort étrillée de la revue: par exemple, Peraldi fou furieux, l'illustre Angelo Mai irascible et grossier – mais Stendhal eut-il jamais affaire à lui? Intrigue, hypocrisie, immoralité, etc...: bref, le papisme, source de tous les vices, ainsi qu'il est dit dès *Rome, Naples et Florence en 1817*, et, par-dessus tout, l'inefficacité. Plus nouvelles sont les pages consacrées à l'attitude et à la réaction de la Curie face à ce consul réputé «agent de la propagande révolutionnaire» (Von Lützow) et doublé d'un écrivain à l'Index depuis 1828. Si Ph. Boutry a justement évoqué cet indiscutable réflexe de répulsion qui nous a valu un bel ensemble de lettres et de rapports qui constitue un véritable «roman de la Curie» truffé de rumeurs malicieuses ou scandaleuses, faisant même de certains de ses membres de véritables héros de la Renaissance, il aurait du aussi s'interroger plus précisément sur la fascination que le faste ou le spectacle des *funzione* exerça sur Stendhal. En annexe, on trouvera les rapports des consultants de la commission de l'Index sur le second *Rome, Naples et Florence* (1828) – un morceau de choix! – et sur *Le Rouge et le Noir* (1864). Ludovica CIRINCIONE D'AMELIO (pp. 81-91) aborde à son tour les rencontres entre Stendhal et le prince de Canino, le frère ennemi de Bonaparte, célèbre pour ses fouilles des tombes étrusques en 1828-1829. On sait que le consul se rendit les 26, 27 et 28 mars 1835 à Canino, mais Lucien était absent; un an plus tard, Stendhal aurait visité en sa compagnie la collection Fesch, c'est du moins l'hypothèse de L. Cirincione d'Amelio, mais le «prince» qu'évoque Stendhal dans une note du *Brulard* pourrait être aussi bien Michele Angelo Caetani. L'affaire criminelle de mai 1836 – dont Stendhal donna une version plutôt favorable à Pierre Napoléon Bonaparte – et son écho dans *La Chartreuse* ne sont pas oubliés. Lucio FELICI (pp. 93-106) s'intéresse à la rencontre manquée entre Stendhal et le poète dialectal Giuseppe Gioachino Belli (1791-1863) dont quelques-uns des «sonetti romaneschi» traitent des thèmes qu'on retrouve dans les *Promenades dans Rome* (scènes de la vie pontificale, esprit du peuple de Rome, alouettes rôties auxquelles saint Julien rend la vie un vendredi). Il y aurait en quelque sorte un Belli stendhalien... Les *signori* Belli et Beyle ont observé au même moment la même société.

- 3 Dans la section «Le Dilettante», après la communication très riche de Giuseppe Di GIACOMO, *Les idées esthétiques de Stendhal* (pp. 113-135), et le survol de Daniela GALLO, *Stendhal et la sculpture, ou l'éloge de l'école romaine* (pp. 153-169), on retiendra l'*Archéologie du regard sur Rome* de Martine REID (pp. 138-151) et *Les 'Idées' de Stendhal sur Raphaël* d'Hélène de JACQUELOT (pp. 188-201). À partir du voyage de 1811, de *Rome, Naples et Florence en 1817* et des *Promenades*, M. Reid suit le dialogue singulier que Stendhal a entretenu avec Rome et les œuvres d'art; il faudrait plutôt parler du récit d'une éducation à la sensibilité: comment voir, comment bien voir? H. de Jacquilot revient sur la genèse des *Idées italiennes* et complète son étude sur l'interprétation stendhalienne de la *Transfiguration* en précisant le rôle joué par A. Constantin dans l'approfondissement de la connaissance que Stendhal eut de la peinture italienne. Ce faisant, elle retrace la genèse de cette *Vie de Raphaël* que Stendhal n'a qu'ébauchée, mais qui, en fait, se retrouve, pour sa partie romaine, dans les *Idées italiennes*. Dans *La nostalgie de la musique* (pp. 172-185), Ottavio MATTEINI évoque un Stendhal que l'on connaît bien, l'amateur d'opéra qui assiste à cinquante-six représentations à Rome:

d'utiles précisions sont données, particulièrement quant à son évolution à l'égard de Bellini. Signalons aussi la solide communication de Fausto ZEVİ et Elena CAGIANO DE AZEVEDO, *Stendhal, archéologue 'malgré tout'* (pp. 204-235) où l'on trouvera bien des compliments aux études de M. Colesanti et A. Hus sur ce sujet. L'intérêt de Stendhal pour la civilisation étrusque et les connaissances qu'il a pu acquérir sur le terrain font de lui, non pas une victime de l'étrusco manie, mais un archéologue dilettante, au vrai sens du mot, animé d'une passion authentique.

- 4 Dans la troisième section mériteraient d'être cités abondamment Sandra TERONI, *Des 'Promenades dans Rome' aux 'Idées italiennes'* (pp. 261-276), utile compliment à l'étude d'Hélène de Jacquelot, Francesco SPANDRI, *Stendhal et le système de L'Arioste* (pp. 277-293), sur les procédés narratifs dans les *Chroniques*, Letizia NORCI CAGIANO, qui s'interroge sur l'apparente absence de Rome dans *La Chartreuse* (pp. 296-310), et Béatrice DIDIER, *Stendhal à Rome en 1837-1836* (pp. 311-322), qui rappelle la place centrale qu'occupe la Ville, véritable refuge, dans l'autobiographie stendhalienne, le manuscrit de la *Vie de Henry Brulard* étant en partie le journal des séjours romains de Stendhal. Cette dernière section s'ouvre d'ailleurs par une belle intervention de Gérard RANNAUD sur *L'Atelier romain de Stendhal* (pp. 239-259): à la question qui tenailla Stendhal – comment vivre ou survivre à Rome – il montre qu'il n'y a qu'une seule réponse, écrire, écrire le triste xix^e siècle. Rappelons une note de mai 1840: «S'il ne travaille pas, il mûrit ses idées en roman». La devise du *Milanese* était toujours d'actualité à Rome.